

VOLTAIRE ET LA QUERELLE D'HOMÈRE (1714-1733)

Christophe Martin

Université Paris-Sorbonne / CELLF (UMR 8599), Laboratoire OBVIL

Que la position de Voltaire à l'égard d'Homère et plus particulièrement de ce qu'il est convenu d'appeler la « question homérique » dans la seconde Querelle ne soit pas simple à définir, un rapide examen des jugements de la critique suffit à s'en convaincre. Si l'on en croit Hippolyte Rigault ou Sainte-Beuve¹, les remarques de Voltaire sur Homère suivraient une courbe descendante, depuis l'admiration dont témoignerait l'*Essai sur la poésie épique* à la dépréciation synthétisée par le célèbre jugement de Pococurante dans *Candide*². Mais selon Michèle Mat-Hasquin, l'intérêt de la position de Voltaire serait de manifester, dès l'*Essai sur la poésie épique*, et sans qu'on puisse repérer par la suite d'inflexions notables, la possibilité nouvelle de prononcer des jugements impartiaux et sereins, la « ridicule querelle de 1715 » ayant permis de « vider l'abcès »³ : si Voltaire « revient avec insistance sur les irrégularités ou les “défauts” de l'*Iliade* », ce n'est pas « par esprit de dénigrement comme le faisaient les Modernes, mais afin de préserver les apprentis-poètes de toute imitation inconsidérée. Au contraire, *il ne cessera d'admirer* l'harmonie des vers d'Homère et la fertilité de son imagination »⁴.

L'inconvénient de ces deux appréciations est de passer sous silence la période antérieure à la version française de l'*Essai sur la poésie épique* (parue en 1733), ce qui revient au moins implicitement à faire du séjour anglais un acte de baptême esthétique pour Voltaire, son éventuel positionnement antérieur étant manifestement tenu pour négligeable. On sait à quel point l'assimilation de la découverte de l'Angleterre à un épisode séminal constitue un véritable poncif des biographies voltairiennes. Voltaire serait né à lui-même en Angleterre et

1 Voir Hippolyte Rigault, *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Hachette, 1856, p. 474-475 ; Gustave Lanson, *Étude sur Virgile*, Paris, Garnier, 1857, p. 331-332.

2 « Cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce ; cette Troie qu'on assiège, et qu'on ne prend point : tout cela me causait le plus mortel ennui » (*Candide ou l'Optimisme*, dans *Contes en vers et en prose*, éd. Sylvain Menant, Paris, Classiques Garnier, 1992, t. I, p. 297).

3 Michèle Mat-Hasquin, *Voltaire et l'Antiquité grecque*, SVEC, n° 197 (1981), p. 107.

4 *Ibid.*, p. 112 (je souligne).

ce biographème semble trouver sa confirmation la plus nette dans le champ esthétique. On n'est pas sans savoir pourtant que le voyage en Angleterre était prévu dès avant la fameuse bastonnade, et surtout que Voltaire n'a pas attendu de se rendre en Angleterre pour s'initier à divers auteurs anglais, grâce en particulier à Lord Bolingbroke. Il est notamment très probable que Voltaire ait découvert les thèses de Pope sur Homère bien avant son séjour en Angleterre, et sans doute dès la première édition de la *Préface de l'Homère anglais*, en 1718⁵.

98 À ce point de vue, les propositions récentes de Larry Norman dans *The Shock of the Ancient* ouvrent des perspectives bien plus fécondes. D'abord en ce qu'elles soulignent la complexité et l'ambivalence profonde du rapport de Voltaire à Homère, mais surtout en ce qu'elles suggèrent une relation subtile entre la période du « premier Voltaire » et l'expérience anglaise. Non seulement Voltaire était préparé de longue date à cette expérience par la découverte antérieure de conceptions esthétiques étrangères aux canons français, mais symétriquement, selon L. Norman, le séjour anglais aurait été pour Voltaire le moyen d'assimiler et de s'appropriier des jugements esthétiques qu'il aurait jusqu'alors portés en lui sans le savoir :

Tel est, selon la formulation de Voltaire, le paradoxe de l'attrait d'Homère : l'improbable coexistence (et même la curieuse connivence) d'un « dégoût » philosophique et d'une « satisfaction » esthétique. Voilà ce que Voltaire a appris des Anglais. *Ou plutôt voilà la leçon dont il a été nourri par les partisans français des Anciens tels que Fénelon, et qu'il a totalement assimilée* en découvrant le pays qui était à ses yeux la terre natale de la tolérance, de l'empirisme, et de la nature sauvage⁶.

Le séjour en Angleterre n'aurait donc fait que révéler Voltaire à lui-même en manifestant un goût pour Homère et une affinité profonde avec les positions des Anciens restée jusqu'alors plus ou moins latente, mais qui constituerait le préalable indispensable à la compréhension des jugements esthétiques formulés dans *l'Essai sur la poésie épique*.

Mais si cette esquisse d'une genèse de l'esthétique voltairienne repose sur une intuition bien plus suggestive que l'image traditionnelle d'une expérience anglaise assimilée à la découverte d'une altérité saisissante, elle porte à l'évidence

5 Voir Russell Goulbourne, « Voltaire, Pope et la souscription : l'exemple de *La Henriade* », *Revue Voltaire*, n° 4 (2004), p. 81-96, ici p. 91. Rappelons que, dès 1719, Mme Dacier ajoute à la nouvelle édition de sa traduction de *l'Odyssée* de cinglantes *Réflexions sur la première partie de la préface de M. Pope*.

6 Larry F. Norman, *The Shock of the Ancient. Literature and history in Early Modern France*, Chicago, The University of Chicago Press, 2011, p. 254-255 (je souligne) [« *Such is the 'paradox,' as Voltaire phrased it, of Homer's appeal: the improbably effective (and even curiously complicitous) coexistence of philosophical 'dislike' with aesthetic 'satisfaction.' That is what Voltaire learned from the English. Or rather what he first ingested from French Ancient partisans such as Fénelon, before fully digesting it in the land he deemed the native soil of tolerance, empiricism, and untamed nature.* »].

l'empreinte de la cause obstinément défendue par L. Norman : celle d'une vérité paradoxalement avant-gardiste des partisans d'Homère, leur défense des Anciens ayant une valeur offensive et ouvrant à une esthétique novatrice et profondément « moderne »⁷. On ne s'étonnera pas, dès lors, que Voltaire soit fermement enrôlé dans le camp des Anciens, son « déplaisir » à l'égard d'Homère n'apparaissant plus que comme une concession toute provisoire aux préjugés d'un « esprit philosophique » borné, dont le séjour anglais l'aurait heureusement et définitivement délivré. Si une telle perspective paraît peu recevable, c'est d'abord, on le verra, parce que, contrairement à un préjugé tenace, l'*Essay upon epic poetry* de 1727 ne laisse percevoir aucune rupture dans le positionnement esthétique de Voltaire envers Homère ; et ensuite parce que si l'*Essai sur la poésie épique* de 1733 fait bien apparaître, lui, une inflexion remarquable dans ses jugements, ces derniers ne présentent aucune parenté réelle avec ceux des partisans français des Anciens.

Ce qui frappe dans les positions esthétiques du jeune Voltaire, c'est d'abord, en effet, leur évidente affinité avec les partis pris modernes. On invoquera certes la satire du *Bourbier* et la *Lettre à M. D*** au sujet du prix de poésie donné par l'Académie française en l'année 1714*, toutes deux violemment hostiles à l'égard des Modernes et en particulier de La Motte. Mais la dimension circonstancielle de ces textes est peu douteuse. Son *Ode sur le vœu de Louis XIII* n'ayant pas été couronnée par l'Académie, qui lui préféra les vers de l'abbé Du Jarry, disciple de La Motte, Arouet se trouvait comme forcé de se rallier aux Anciens, en contradiction probable avec ses véritables affinités intellectuelles et esthétiques⁸. Au reste, rien dans la *Lettre à M. D**** ni dans *Le Bourbier* n'atteste une authentique admiration pour l'*Iliade* ou l'*Odyssee* : si l'« impur nuage / Que contre Homère, en son aveugle rage, / La gent moderne assemblait avec art, / A retombé sur le poète Houdart⁹ », cette juste punition paraît surtout sanctionner l'aveuglement esthétique des partisans de Du Jarry...

Que ce ralliement aux Anciens ait été purement circonstanciel, c'est bien ce que semblent indiquer les *Lettres sur Œdipe* qui accompagnent l'édition de la première tragédie de Voltaire en 1719. Comme l'a souligné Laurence Macé, il n'est certes « pas exclu que le camp ancien ait cru un temps que le jeune Arouet aurait repris

7 Voir sur ce point les justes remarques de Christelle Bahier-Porte dans la recension de ce livre : *Revue Fontenelle*, n° 9 (2011), p. 189-195.

8 René Pomeau et Catriona Seth ont souligné la position paradoxale de Voltaire, moderne porté par les circonstances vers les Anciens (voir *VST*, t. I, p. 67-68, et *OCV*, t. 1B [2002], p. 190 et 202). Sur le rapport complexe de Voltaire à La Motte, voir ici même la contribution de Christelle Bahier-Porte, « “Sur le penchant du mont”. Voltaire et Antoine Houdar de La Motte », p. 115-130.

9 *OCV*, t. 1B, p. 244.

le flambeau de Racine, contre Corneille et les Modernes »¹⁰. Mais les *Lettres sur Œdipe* sont sans ambiguïté et « la convergence de la position voltairienne et des arguments modernes » s'y manifeste avec évidence¹¹. « Le respect que j'ai pour l'antiquité de Sophocle et pour le mérite de Corneille ne m'aveugleront pas sur leurs défauts », écrit ainsi Voltaire dans la seconde *Lettre*¹². Refus de l'argument d'autorité, affirmation du droit au libre examen, revendication du primat de la raison : on ne saurait faire plus nettement écho aux principes de la critique « moderne »¹³. Sans revenir sur le catalogue que dresse Voltaire de toutes les « imperfections » de Sophocle (invraisemblances, extravagances, outrages au sens commun...), on se bornera à souligner que pour l'auteur du nouvel *Œdipe*, le succès de Sophocle dans son siècle ne saurait s'expliquer que par la grossièreté du goût des Athéniens qui « ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance¹⁴ ». Cette affirmation d'un progrès dans les arts est certes ce qui, pour Voltaire, doit inciter à excuser les « défauts » des poètes anciens, puisque si « leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ». Mais précisément, La Motte n'avait-il pas lui-même volontiers concédé à Fénelon que les « fautes » d'Homère « sont celles de son temps et ne sont pas les siennes »¹⁵ ? Et le propos de Voltaire ne fait-il pas directement écho à celui de l'abbé de Pons, reconnaissant, non sans dédain, que « si l'on a égard aux mœurs rustiques qui régnaient alors, si l'on ne perd pas de vue l'impossibilité morale d'atteindre la perfection dans un essai hasardé sans le secours des règles et des exemples, on jugera Homère un grand génie et le premier homme de son siècle rustique, en même temps qu'on jugera son poème très défectueux pour un siècle aussi éclairé que le nôtre¹⁶ » ?

Quant à *La Ligue ou Henry le Grand, poème épique*, publiée en 1723 mais commencée au plus tard en 1717, de récentes études ont souligné à quel point cette première version, en neuf chants, de la future *Henriade* était marquée

10 Laurence Macé, « Une querelle d'*Œdipe* (1714-1730) ? Le premier Voltaire dans la longue Querelle », *Revue Fontenelle*, n° 9 (2011), p. 75-95, ici p. 79.

11 *Ibid.*, p. 81. Voir aussi Patrick Brasart : « dès les *Lettres sur Œdipe*, Voltaire passe aux Modernes » (*Inventaire Voltaire*, art. « Anciens », p. 60).

12 *Lettres sur Œdipe*, éd. David Jory, *OCV*, t. 1A (2001), p. 333.

13 Selon Fontenelle, il faut « n'avoir aucune indulgence pour [les fautes des Anciens], les traiter enfin comme des modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement qu'il y a une impertinence dans Homère ou dans Pindare » (*Digression sur les Anciens et les Modernes*, dans *Rêveries diverses. Opuscules littéraires et philosophiques*, éd. Alain Niderst, Paris, Desjonquères, 1994, p. 40).

14 *Troisième Lettre*, *OCV*, t. 1A, p. 349.

15 La Motte, lettre du 18 décembre 1714, dans *La Querelle des Anciens et des Modernes (XVII^e-XVIII^e siècles)*, éd. Anne-Marie Lecoq, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2001, p. 490 et 492.

16 Abbé de Pons, *Lettre à Monsieur *** sur l'Iliade de M. de La Motte*, Paris, Laurent Seneuze, 1714, p. 18-19.

par le contexte de la seconde Querelle¹⁷. Non seulement Voltaire s'y montre fort soucieux des « règles » (en particulier l'unité d'action et de temps : « le poème commence au siège de Paris, et finit à sa prise¹⁸ »), mais la plupart des caractéristiques poétiques de cette épopée (« la clarté, la rapidité, la cohérence du récit, et la netteté d'un sujet historique et philosophique étroitement défini¹⁹ ») manifestent un esprit éminemment moderne. La brièveté de l'action dans *La Ligue* avait bien de quoi « combler La Motte qui avait tant insisté sur la nécessité d'abrégé Homère²⁰ », de même que le souci des bienséances, et que l'usage purement ornemental d'un merveilleux épuré et rationalisé²¹. À l'évidence, le titre même de *La Ligue* affichait cette modernité (alors que *La Henriade* imposera plutôt l'idée d'une continuité au moins formelle avec l'*Iliade* et l'*Énéide*), l'action s'écartant résolument des modèles antiques pour s'inscrire dans un cadre parisien et une époque familière aux lecteurs, non sans faire signe vers l'univers de la nouvelle historique²².

On sait que le choix de Henri IV comme héros épique des temps modernes a pu être suggéré à Voltaire par une remarque de l'abbé Dubos : « Le poète qui introduirait Henri IV dans un poème épique nous trouverait déjà affectionnés à son héros et à son sujet : son art s'épuiserait peut-être en vain avant qu'il nous eût intéressés pour un héros ancien ou pour un prince étranger, autant que nous le sommes pour le meilleur de nos rois²³ ». Mais si Dubos invitait les poètes modernes à « oser chanter les choses que nous avons sous les yeux », c'était pour mieux souligner le caractère rigoureusement indépassable des modèles anciens : « la possibilité de faire un poème épique meilleur que l'*Énéide* n'est qu'une possibilité métaphysique, et telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre

17 Voir Sylvain Menant, « Henri, héros classique, héros moderne », *Revue Voltaire*, n° 2 (2002), p. 27-36 ; Françoise Gevrey, « Voltaire ancien ou moderne ? Les paradoxes de *La Henriade* », dans Jean-Claude Ternaux et Frank Greiner (dir.), *L'Épopée et ses modèles. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, H. Champion, 2002, p. 35-54.

18 Voltaire à Jean-Baptiste Rousseau, 23 février 1722 (D103).

19 Sylvain Menant, « Henri, héros classique, héros moderne », art. cit., p. 29.

20 Françoise Gevrey, « Voltaire ancien ou moderne ? », art. cit., p. 44.

21 Voir Florence Donnell White, *Voltaire's Essay on epic poetry: a study and an edition*, Albany, The Brandow Printing Co., 1915, p. 61 : « *Henriade*, a poem belonging to a type which had been most flourishing in ancient times, a poem which followed tradition in its general lines but was, how ever, distinctly modern in the choice of subject and in the rejection of the Greek and Roman gods » [« *La Henriade*, poème relevant d'un genre florissant dans l'Antiquité, et qui, dans ses grandes lignes, se conformait à la tradition, mais qui était pourtant nettement moderne dans le choix du sujet et dans le rejet des divinités grecques et romaines »].

22 Insistant sur la « modernité » du sujet choisi par Voltaire, Françoise Gevrey a souligné cette « contamination » avec le roman : « Henri IV apparaissait dans des œuvres de fiction comme l'*Histoire des amours du Grand Alcandre* de la princesse de Conti (1651) » (« Voltaire ancien ou moderne ? », art. cit., p. 47).

23 Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, livre I, section 12, éd. Dominique Désirat, Paris, ENSBA, 1993, p. 26.

en donnant un point fixe hors du globe²⁴ ». Que Voltaire ait souhaité relever un tel défi témoigne assez d'une audace toute « moderne », qui récuse le principe de l'imitation au profit d'une poétique de l'émulation. On ne saurait certes ignorer tout ce que *La Ligue* doit aux modèles antiques, non seulement à l'*Énéide* mais aussi à l'*Illiade*, que Voltaire avait relus en prison²⁵. Mais tout indique que Voltaire ne conçoit ni le poème homérique ni l'épopée virgilienne comme des origines absolues ou des trésors de normes inaltérables. Tout dans l'esthétique voltairienne de l'épopée laisse au contraire percevoir une remise en cause fondamentale du principe de la nécessaire supériorité de l'original sur la copie.

102 Faut-il considérer du moins que « l'attachement au vers » serait une marque de fidélité aux Anciens²⁶ ? La préface à *Œdipe* de 1730 peut en faire douter. Voltaire y prend certes à nouveau pour cible La Motte, auquel il reproche notamment d'avoir tourné en prose la première scène de *Mithridate* sans songer « que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi naturels, aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs²⁷ ». Mais le paradoxe est qu'en voulant ainsi censurer La Motte, Voltaire ne faisait que reprendre l'une de ses thèses favorites : la réduction du plaisir poétique à l'admiration pour la « difficulté surmontée »²⁸. Et s'il traite de fou celui qui « se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre », il n'en conclut pas moins que « celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très sage et presque unique »²⁹.

Comment comprendre, dès lors, que tant de critiques aient pu reconnaître dans l'*Essai sur la poésie épique* « des arguments invoqués par les plus farouches partisans [d'Homère]³⁰ » ? N'est-ce pas le signe que la découverte de l'Angleterre produisit bel et bien chez Voltaire ce « choc » dont Larry Norman fait l'apanage des Anciens ? En réalité, pour peu qu'on veuille bien ne pas confondre l'*Essai sur la poésie épique* de 1733 avec l'*Essay upon epic poetry* de 1727³¹, il apparaît clairement que le séjour en Angleterre n'entraîne aucune

24 *Ibid.*, livre II, section 38, p. 351.

25 Françoise Gevrey, « Voltaire ancien ou moderne ? », art. cit., p. 40.

26 Voir *ibid.*, p. 43.

27 *Œdipe*, éd. David Jory, OCV, t. 1A, p. 279, var.

28 Voir notamment la lettre de La Motte à Fénelon du 15 février 1714 : « Il me semble cependant que de cette difficulté même, quand elle est surmontée, naît un plaisir très sensible pour le lecteur » (*La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd. cit., p. 480).

29 Préface d'*Œdipe* (1730), éd. cit., p. 281. Roger Mercier a souligné le caractère très paradoxal de la critique de Voltaire, qui témoigne de « la force de persuasion déployée par La Motte au service de ses thèses » (« La querelle de la poésie au début du XVIII^e siècle », *Revue des sciences humaines*, n° 133 [1969], p. 37).

30 M. Mat-Hasquin, *Voltaire et l'Antiquité grecque*, op. cit., p. 111.

31 Voir David Williams, « Voltaire's 'True Essay' on Epic Poetry », *The Modern Language Review*, vol. 88, n° 1 (1993), p. 46-57.

inflexion immédiate dans le positionnement esthétique de Voltaire, les thèses qu'il développe dans l'*Essay* anglais se situant dans la droite ligne des *Lettres sur Œdipe* et de *La Ligue*. Autrement dit, comme l'ont souligné Warren Ramsey et David Williams, le poids des circonstances du séjour anglais a sans doute été largement surévalué par la critique, au détriment d'une évidente continuité avec les thèses développées par les Modernes durant la Régence³². L'*Essay* ne fait-il pas d'Homère l'emblème de l'injuste tyrannie esthétique que les partisans des Anciens exercent sur les Modernes³³ ? Quant aux références flatteuses à Pope que l'on trouve au tout début du chapitre consacré à l'aède grec, elles ne sont ni le signe d'un choc culturel ni l'indice d'un ralliement à la cause des Anciens. Non seulement, on l'a dit, Voltaire a certainement pris connaissance de la traduction de Pope et de la *Préface de l'Homère anglais* bien avant de se rendre en Angleterre, mais pour les contemporains de la seconde Querelle, les thèses de Pope ne pouvaient en rien être confondues avec celles des partisans français d'Homère. Si Pope reconnaissait l'autorité de Mme Dacier et s'était largement servi de sa traduction de l'*Iliade* pour ses notes explicatives, sa célébration de la poésie homérique ne lui devait rien. Mme Dacier ne s'y était pas trompée, accusant Pope non seulement de l'avoir plagiée mais surtout d'avoir méconnu la grandeur morale et la valeur *absolue* d'Homère. Loin d'être le signe d'un ralliement aux Anciens, l'hommage rendu à Pope doit au contraire se lire comme une réfutation des thèses de Mme Dacier, explicitement récusées dans l'*Essai* de 1733³⁴.

Que les propos de Voltaire dans l'*Essay* aient été immédiatement identifiés comme ceux d'un partisan des Modernes, c'est ce qu'atteste la réplique de l'un des membres les plus en vue de la communauté intellectuelle italienne de Londres,

- 32 Voir W. Ramsey, « Voltaire and Homer », *PMLA*, vol. 66, n° 2 (1951), p. 187 : « À n'en pas douter, le moment et les circonstances jouèrent un rôle majeur dans la conception de ces essais. Mais d'un autre côté, Voltaire avait eu toutes les raisons de méditer sur la forme épique durant les longues années au cours desquelles il rédigea et corrigea sans cesse son œuvre de fiction la plus ambitieuse, destinée à lui procurer une consécration encore plus absolue qu'une excellente tragédie » [« *Clearly, time and circumstance had much to do with the conception of the essays. On the other hand, Voltaire had had the most compelling reason of all to think about epic form during the years when he had written and rewritten and written again his most ambitious imaginative work, intended to be a more commanding accomplishment even than a first-rate tragedy* »] ; et D. Williams, *OCV*, t. 3B (1996), p. 214 : « Le jugement de Voltaire sur la poésie épique d'Homère et de ses successeurs fut très influencée par sa fréquentation des cercles "modernes" dans le Paris de la Régence » [« *Voltaire's view on the homeric and post-homeric epic were greatly influenced by his contact with modernist circles in Regency Paris* »].
- 33 « *The common Part of Mankind is aw'd with the Fame of Homer, rather than struck with his Beauties* » (*An essay on epic poetry*, *OCV*, t. 3B, p. 316 [« La plupart des gens sont davantage éblouis par la gloire d'Homère que frappés par ses beautés »]).
- 34 « [Mme Dacier] toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait » (*Essai sur la poésie épique*, *OCV*, t. 3B, p. 417).

Paolo Rolli³⁵, qui s'en prend avec virulence à Voltaire en qui il voit un « disciple de La Motte » et qu'il désigne comme « le persifleur français d'Homère »³⁶. Quels que soient leur outrage polémique et leur caractère assez approximatif, de telles attaques n'étaient pas sans fondement. Dès l'introduction, l'*Essay* rejette dans un passé révolu les poètes de l'Antiquité et développe une argumentation où il n'était pas malaisé de discerner l'orientation moderne :

*We should be their Admirers, not their Slaves. We do not speak the same Language. Our Religion (the great Basis of Epick Poetry) is the very Reverse of their Mythology: Our Battles, our Sieges, our Fleets, are more different from theirs, than our Manners from those of America. The Invention of Gun-Powder, that of the Compass, that of Printing, so many Arts besides newly emerged into the World, have altered the Face of the Universe; and an Epick Poet, being surrounded with so many Novelties, must have but a small Share of Genius, if he durst not be new himself*³⁷.

104 Ainsi que l'a bien établi David Williams, le premier chapitre de l'*Essay* abonde en souvenirs de Fontenelle, Perrault, Porée, La Motte, Saint-Évremond, l'abbé de Pons, Terrasson³⁸... Décrivant les admirateurs inconditionnels des Anciens comme une secte fanatisée vouant un culte à Homère, adoré comme un dieu³⁹, Voltaire affirme d'emblée une position plus radicale que celle de Fontenelle qui, dans sa *Digression*, concédait qu'à l'inverse des sciences, les arts de la poésie et de l'éloquence avaient pu atteindre leur perfection presque dès leur origine. Reprenant la thèse déjà esquissée dans les *Lettres sur Œdipe*, Voltaire étend au

35 Voir Simone Carpentari-Messina, « Voltaire et Paolo Rolli : les deux versions de l'*Essai sur la poésie épique* », dans Lucette Desvignes (dir.), *Travaux comparatistes*, Saint-Étienne, Centre d'études comparatistes et de recherche sur l'expression dramatique, 1978, p. 81-110.

36 Paolo Rolli, *Remarks upon M. Voltaire's Essay on the epick poetry of european nations*, Londres, Thomas Edlin, 1728, p. 96 [« the French Mock-Homer »].

37 *An essay on epic poetry*, éd. cit., p. 312 [« Nous devrions être les admirateurs des Anciens et non leurs esclaves. Nous ne parlons pas la même langue ; notre religion (cette base de la poésie épique) est tout l'inverse de leur mythologie ; nos batailles, nos sièges, nos flottes sont plus différentes des leurs, que nos manières ne le sont de celles des Américains. L'invention de la poudre à canon, de la boussole et de l'imprimerie, tant d'autres arts nouvellement apparus sur terre ont changé la face du globe. Environné de tant d'objets nouveaux, un poète épique doit avoir une bien faible part de génie s'il n'a pas lui-même l'audace d'innover »].

38 David Williams, *ibid.*, p. 214 et suiv. Michèle Mat-Hasquin reconnaît, elle aussi, cette affinité du discours de Voltaire avec les positions modernes, mais elle introduit un distinguo passablement réducteur sur les intentions des Modernes : « Voltaire revient donc avec insistance sur les irrégularités ou les "défauts" de l'*Illiade*, non par esprit de dénigrement comme le faisaient les Modernes, mais afin de préserver les apprentis-poètes de toute imitation inconsidérée » (*Voltaire et l'Antiquité grecque*, op. cit., p. 112). En réalité, par-delà des attaques souvent de fort mauvaise foi, l'enjeu essentiel pour les Modernes était bien déjà de s'affranchir du dogme de l'imitation.

39 « *Our just Respect for the Ancients, proves a meer Superstition, if it betrays us into a rash Contempt of our Neighbors and Countrymen* » (*An essay on epic poetry*, éd. cit., p. 313 [« Le respect que nous devons aux Anciens ne témoigne que d'une pure et simple superstition s'il nous porte à mépriser nos voisins et nos compatriotes »]).

contraire l'idée de progrès au domaine des arts, lesquels ne sauraient s'accomplir dans leurs premiers développements, n'en déplaise aux esprits ordinaires qui confondent abusivement les commencements d'un art avec la détermination de ses principes⁴⁰.

Le chapitre consacré à Homère confirme, non sans provocation, l'interprétation moderniste de la notion de relativité du goût. Si grand peintre qu'ait été Homère, il est trop éloigné de nous pour intéresser les lecteurs contemporains, et il importe de distinguer la réputation dont jouit Homère et le goût véritable qu'il suscite⁴¹. Plus encore que l'influence de tel ou tel partisan des Modernes, il importe de discerner ici les cibles implicites du discours de Voltaire. Dans le livre II de ses *Réflexions critiques*, l'abbé Dubos avait insisté sur la nécessité chez le lecteur d'une véritable capacité de métamorphose : « Nous devons nous transformer en ceux pour qui le poème fut écrit, si nous voulons juger sainement de ses images, de ses figures, et de ses sentiments⁴² ». Un an avant la publication de l'*Essay*, Rollin avait renchéri sur cette idée dans le chapitre du *Traité des études* consacré à « la lecture d'Homère » :

La raison, le bon sens, l'équité demandent qu'en lisant les auteurs anciens on se transporte dans les temps et dans les pays dont ils parlent ; et que par une bizarrerie d'esprit tout à fait injuste on ne se laisse point prévenir contre des coutumes anciennes, parce qu'elles sont contraires aux nôtres : ce qui n'est pas

40 « *The greatest Part of the Criticks have fetch'd the Rules of Epick Poetry from the Books of Homer, according to the Custom, or rather, the Weakness of Men, who mistake commonly the Beginning of an Art, for the Principles of the Art itself* » (*ibid.*, p. 305 [« La plupart des critiques ont puisé les règles de la poésie épique dans les œuvres d'Homère, conformément à l'usage ou plutôt à la faiblesse des hommes qui, en général, confondent l'origine d'un art avec les principes de l'art lui-même »]).

41 « *Notwithstanding the Veneration due, and paid to Homer, it is very strange, yet true, that among the most Learn'd, and the greatest Admirers of Antiquity, there is scarce one to be found, who ever read the Iliad, with that Eagerness and Rapture, which a Woman feels when she reads the Novel of Zaida; and as to the common Mass of Readers, less conversant with Letters, but not perhaps endow'd with a less Share of Judgment and Wit, few have been able to go through the whole Iliad, without struggling against a secret Dislike, and some have thrown it aside after the fourth or fifth Book. How does it come to pass that Homer hath so many Admirers, and so few Readers? And is at the same time worshipp'd and neglected?* » (*ibid.*, p. 316 [« Nonobstant la vénération due et rendue à Homère, il est très étonnant, mais pas moins vrai, que parmi les plus savants et les plus zélés admirateurs de l'Antiquité, on en trouve à peine un qui ait lu l'*Iliade* avec le même empressement et le même genre de plaisir que les femmes éprouvent à la lecture de *Zaïde*. Quant au commun des lecteurs, qui sont à la vérité moins familiers avec les Belles-Lettres, mais qui ne sont peut-être pas moins doués d'esprit et de bon sens, il en est très peu qui soient parvenus à lire la totalité de l'*Iliade* sans éprouver un secret déplaisir, et certains mêmes en ont entièrement abandonné la lecture après le quatrième ou le cinquième livre. Comment se fait-il donc qu'Homère ait tant d'admirateurs et si peu de lecteurs, et qu'il soit tout à la fois adoré et négligé ? »]).

42 Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, livre II, section 37, éd. cit., p. 347.

moins déraisonnable, que si par un aveugle attachement pour les modes de notre nation, nous regardions comme ridicules les habillements des autres peuples⁴³.

De toute évidence, c'est exactement cet argument que réfute Voltaire :

The judicious Reader is pleased, no doubt, with the noble Imagination of that great Author, but very few have command enough over their own Prejudices, and can transport themselves far enough into such a remote Antiquity, as to become the Contemporaries of Homer when they read him: Good Sense bids them to make allowances for the Manners of his Time, but 'tis almost impossible to bring themselves to a quick Relish of them⁴⁴.

106

Voltaire se fait donc si bien le porte-parole de la cause des Modernes qu'il n'hésite pas à répondre à ceux-là mêmes qui avaient souhaité apparaître comme des juges modérés et impartiaux, se bornant à corriger les injustices les plus flagrantes des partisans des Modernes. N'était-ce pas reprendre exactement le discours que La Motte adressait aux « lecteurs dégoûtés, qui trop pleins de nos usages, et de nos goûts, ne sauraient se transporter à des temps si différents des nôtres⁴⁵ » ?

Aussi Homère ne saurait-il offrir que des modèles *a contrario* au poète moderne. L'*Illiade* est une œuvre primitive, longue, mal construite, et qui lasse par son uniformité. Comme Terrasson et d'Aubignac qui jugeaient les descriptions d'Homère ennuyeuses et ses narrations trop longues⁴⁶, comme La Motte qui avait supprimé un grand nombre de récits de bataille⁴⁷, Voltaire est agacé par la répétition continue de combats qui se ressemblent tous :

A second Reason of their Dislike, is that Uniformity which seems diffused through all the Work. The Battles take up three Parts of the whole Iliad. The Reader is more likely to be disgusted by the continual Glare of that predominant Colour which is spread over the Poem, than to be pleased with the Variety of Taints, and Shades, which require a refin'd Sight to perceive them⁴⁸.

43 Charles Rollin, *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur* [1726], Paris, Savoye/Barrois, 1787, 3 vol., t. I, p. 339-340.

44 *An essay on epic poetry*, éd. cit., p. 316 [« Les lecteurs judicieux sont assurément charmés de la noble imagination de ce grand auteur ; mais il en est peu qui soient assez au-dessus de leurs préjugés pour pouvoir se transporter dans une si lointaine Antiquité, et se rendre en quelque sorte contemporains d'Homère lorsqu'ils le lisent. Le bon sens les porte à avoir de l'indulgence pour les mœurs de l'Antiquité, mais il est presque impossible qu'il puisse leur permettre de les goûter rapidement »].

45 La Motte, *Discours sur Homère* [1714], dans *Textes critiques. Les raisons du sentiment*, éd. Béatrice Guion et Françoise Gevrey, Paris, H. Champion, 2002, p. 222.

46 Voir Noémi Hepp, *Homère en France au XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 723.

47 *Ibid.*, p. 670.

48 *An essay on epic poetry*, éd. cit., p. 316-317 [« Une autre raison de leur déplaisir est cette uniformité qui règne dans toute l'œuvre. Les batailles occupent les trois quarts de l'*Illiade*.

C'est dire à quel point l'influence de Pope reste encore superficielle dans l'*Essay* de 1727, le propos de Voltaire contredisant presque terme à terme la *Préface de l'Homère anglais* :

Rien n'est plus surprenant que ses descriptions de batailles, elles occupent la moitié de l'*Iliade* et elles sont remplies d'une si grande variété d'incidents, qu'il n'y en a point qui se ressemblent, et que jamais deux héros ne sont blessés de la même manière. Enfin les idées nobles y sont répandues avec tant de profusion que toujours la dernière bataille l'emporte sur la précédente en grandeur en horreur et en confusion⁴⁹.

Voltaire critique tout la fois le manque d'unité et le manque de variété du poème homérique, alors même que la variété était l'une des qualités essentielles que Pope avait soulignées dans sa préface, et que Mme Dacier s'était efforcée de prouver (en s'appuyant sur Aristote) que les poèmes d'Homère respectaient l'unité d'action. Pour Voltaire, au contraire, Homère ignore aussi bien les exigences de l'unité d'intérêt (puisqu'il disperse l'attention du lecteur sur une foule de héros barbares et mal différenciés, qui ne suscitent aucune sympathie), que celles de l'unité d'action. Les différents livres de l'*Iliade* pourraient être déplacés sans que l'action en pâtisse : « *perhaps for that Reason, they were call'd Rapsodies*⁵⁰ ».

Toutes ces remarques sont frappées au coin d'un esprit moderne et géométrique qui conduit Voltaire au rejet de tout merveilleux. Le merveilleux païen est certes ce qui donne lieu à la seule considération favorable à Homère : « *Homer's gods are perhaps at once absurd and entertaining, as the Madness of Ariosto amuses us with a bewitching Delight... And for his other Faults, the Majesty, and the Fire of his Stile, brightens them often into Beauties*⁵¹ ». Mais de tels éloges n'auraient assurément pu être contresignés par aucun partisan des Anciens...

Il ne s'agit pas, au reste, de méconnaître l'originalité frappante de l'*Essay*, qu'on ne saurait réduire à un pamphlet en faveur des Modernes. Car le rationalisme esthétique y est indissociable d'une promotion du « sentiment » esthétique qui s'épanouit en particulier dans le développement sur l'*Énéide*, ainsi que dans l'analyse de *La Jérusalem délivrée*, et permet une certaine ouverture à des formes

Le lecteur est bien plus susceptible d'être dégoûté par l'éclat continu de cette couleur prédominante, qui est étalée sur tout le poème, que charmé par la variété des teintes et des nuances qui exigent un sens très raffiné pour les percevoir »].

49 Pope, *Préface de l'Homère anglais*, dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd. cit., p. 567.

50 *An essay on epic poetry*, éd. cit., p. 318 [« C'est peut-être pour cette raison qu'ils furent désignés comme des rapsodies »].

51 *Ibid.*, p. 317 [« Les dieux d'Homère sont peut-être à la fois absurdes et divertissants, de même que les folies de l'Arioste nous procure une espèce d'enchantement... Quant à ses autres fautes, la majesté et le feu de son style les illuminent si bien qu'elles paraissent souvent des beautés »].

poétiques très éloignées de la rigueur française, comme le *Paradise Lost* de Milton. Mais comme le développement consacré à Homère, de telles analyses de l'*Essay* procèdent à l'évidence d'une « interprétation moderniste de la notion de relativité du goût⁵² ».

En 1733, Voltaire fait paraître à Londres la version française de l'*Essai sur la poésie épique*⁵³, entraînant une éclipse durable l'*Essay* de 1727, souvent ignoré depuis, du moins en France⁵⁴. Or, concernant Homère en particulier, le changement de tonalité et de perspective est considérable. Non seulement le chapitre que lui consacre l'*Essai* est beaucoup plus long, mais son orientation est radicalement différente : alors que l'*Essay* faisait d'Homère, on l'a dit, l'emblème du dogmatisme irrationnel des Anciens, l'*Essai* l'érige en symbole d'un esprit poétique qu'il importe d'autant plus de préserver qu'il est menacé d'extinction par les conquêtes de l'esprit géométrique.

108

Comment comprendre un tel renversement de perspective ? Faut-il y voir, comme le suppose David Williams, le signe d'un changement de stratégie ? Homère étant plus en faveur en Angleterre, sa dépréciation aurait visé à préparer un terrain plus favorable à l'accueil de *La Henriade*⁵⁵. L'explication ne convainc guère tant les jugements de Voltaire en 1727 se situaient, on l'a dit, dans la continuité parfaite des positions exprimées dans les *Lettres sur Œdipe* et des principes de composition de *La Ligue*. Mieux vaut sans doute supposer que l'effet du séjour anglais ne s'est pas produit sous les espèces du « choc » mais bien plutôt sous celles de *l'après-coup*⁵⁶. À ce point de vue, l'année 1726 ne saurait être considérée comme une césure significative dans la biographie intellectuelle de Voltaire (apprentissage linguistique et imprégnation culturelle n'obéissant pas nécessairement aux mêmes rythmes).

Faut-il en revenir à l'idée que, sous l'influence des Anglais, Voltaire se serait converti au point de vue des Anciens ? Mais comment expliquer alors que la définition du poème épique du père Le Bossu (« un discours inventé avec art, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action importante⁵⁷ ») soit immédiatement récusée : « Si un de ceux, qu'on

52 Simone Carpentari-Messina, « Voltaire et Paolo Rolli », art. cit., p. 95.

53 *La Henriade avec des variantes et des notes. Et l'Essai sur le poème épique, nouvelle édition*, Londres, Innis, 1733 (l'*Essai* figure aux pages 233-317).

54 Voir David Williams, « Voltaire's 'True Essay' on Epic Poetry », art. cit.

55 *OCV*, t. 3B, p. 188.

56 *Ibid.*, p. 190 : « Naturellement, les jugements de Voltaire furent particulièrement favorables à Homère juste après son retour d'Angleterre, conséquence logique de ses échanges avec Pope et de l'enthousiasme des Anglais pour Homère » [« Voltaire's view were, of course, particularly favourable towards Homer immediately after his return from England as the result of his contact with Pope and the pro-Homeric enthusiasm of the English ».]

57 Le Bossu, *Traité du poème épique*, Paris, Michel Le Petit, 1675, p. 14.

nomme savants, et qui se croient tels, venait vous dire, *le poème épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux dans l'espace d'une année* ; il faudrait lui répondre : Votre définition est très fautive⁵⁸ ». Comment mieux faire d'emblée écho à la redéfinition radicale de La Motte⁵⁹, épurant le genre de toute visée édifiante et de tout appareil allégorique ?

En réalité, l'examen de deux arguments du nouveau chapitre sur Homère où la proximité de Voltaire avec les thèses de Mme Dacier semble la plus grande fait clairement apparaître l'irréductibilité du discours de Voltaire à celui des Anciens. S'agissant du caractère supposé intraduisible de la poésie d'Homère, Voltaire semble pourtant répéter l'argument de Mme Dacier selon lequel « il n'est pas possible de faire passer [dans la langue française] la force, l'harmonie, la noblesse et la majesté des expressions d'Homère, ni de conserver l'âme qui est répandue dans sa poésie et qui fait de tout son poème comme un corps vivant et animé⁶⁰ ». Voltaire ne souligne-t-il pas lui aussi, à la fin du chapitre sur Homère, à quel point il serait présomptueux de croire « connaître les poètes par les traductions ; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés⁶¹ » ? Mais, non sans une malicieuse perfidie, Voltaire se plaît aussitôt à retourner contre la traductrice d'Homère sa propre argumentation, affichant par là-même son refus d'être enrôlé dans le camp des admirateurs inconditionnels d'Homère : « Qui n'a lu que madame Dacier n'a point lu Homère ; c'est dans le grec seul qu'on peut voir le style du poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlée les hommes⁶² ». De fait, si Voltaire en vient à partager le jugement de Mme Dacier, c'est en partant de prémices radicalement différentes. Alors que pour Mme Dacier, c'est la « corruption du goût » qui rend la langue d'Homère *essentiellement* intraduisible, c'est pour Voltaire l'idée d'un goût national spécifique qui rend toute poésie à certains égards intraduisible⁶³.

La reprise par Voltaire de l'argument de la « *sancta simplicitas* » des héros homériques est sans doute plus éloquente encore :

58 *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 398. Voir Jean-Marie Roulin, *L'Épopée, de Voltaire à Chateaubriand*, SVEC 2005:03, p. 62 et suiv.

59 « Pour moi, j'avoue que je ne vois rien d'absolument essentiel au poème épique, que le récit d'une action » (La Motte, *Discours sur Homère*, éd. cit., p. 167).

60 Anne Dacier, *Des causes de la corruption du goût*, Paris, Rigaud, 1714, p. 330-331.

61 *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 422.

62 *Ibid.*

63 C'est ce que Jean-Marie Roulin a très justement souligné dans sa belle préface à la récente traduction italienne de *l'Essai sur la poésie épique : Saggio sulla poesia epica*, traduction et notes de Pierino Gallo, préface de Jean-Marie Roulin, Roma, Aracne, 2014, p. 17.

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homère, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvième livre de l'*Illiade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec Achille ; Achille et Patrocle n'en sont pas moins éclatants. Charles XII, roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à Demir-Tocca, sans perdre rien de son héroïsme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros, qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse Nausicaa, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du roi et de la reine [...]. Cela n'empêchera pas, qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries. [...] En un mot Homère avait à représenter un Ajax, et un Hector, non un courtisan de Versailles, ou de Saint James⁶⁴.

110

Difficile de ne pas reconnaître ici une thèse ardemment défendue par des Anciens comme Boivin, Fourmont, Fénelon et bien sûr Mme Dacier⁶⁵. L'argument de la noble simplicité des mœurs des premiers âges occupait, en effet, une place centrale dans *Des causes de la corruption du goût*, qui invitait à y voir un reste précieux de l'âge d'or :

Les princes préparent eux-mêmes leurs repas, et les fils des plus grands rois gardent les troupeaux, et travaillent eux-mêmes, parce que c'étaient les mœurs de ces temps héroïques où l'on ne connaissait ni le luxe ni la mollesse, et où l'on ne faisait consister la gloire que dans le travail et dans la vertu, et la honte que dans la paresse et dans le vice. L'histoire sainte et l'histoire profane nous enseignent également que c'était la coutume de se servir soi-même, et cette coutume était un reste précieux du siècle qu'on a appelé l'âge d'or. Les patriarches vivaient de même, ils travaillaient de leurs propres mains, David gardait les troupeaux. En un mot les temps qu'Homère peint, sont les mêmes que ceux où Dieu daignait converser avec les hommes. Quelqu'un oserait-il dire que notre faste, notre luxe et notre pompe valent cette noble simplicité qui a été honorée d'un si glorieux commerce⁶⁶ ?

Pour Mme Dacier, l'enchantement que procure le contact avec les mœurs des premiers âges est supposé d'autant plus fort qu'il reflète des vertus dont le monde moderne serait *absolument* (et non pas historiquement) éloigné : « Pour moi », s'exclame encore Mme Dacier, « je trouve ces temps anciens d'autant plus beaux

⁶⁴ *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 414-416.

⁶⁵ Voir M. Mat-Hasquin, *Voltaire et l'Antiquité grecque*, op. cit., p. 111 ; et N. Hepp, *Homère en France au xvii^e siècle*, op. cit., p. 731 et 741.

⁶⁶ Anne Dacier, *Des causes de la corruption du goût*, op. cit., p. 144-145.

qu'ils ressemblent moins au nôtre⁶⁷ ». L'argumentation de Mme Dacier ne visait, on le voit, qu'à re-sacraliser cette simplicité du poème homérique en la rabattant sur le paradigme biblique. De son côté, Voltaire se garde évidemment de toute référence à la Bible, la « *sancta simplicitas* » homérique étant versée au compte d'une différence de mœurs strictement culturelle (comme en témoigne la référence à Charles XII). Or, l'idée d'une relativité et d'une historicité de l'œuvre littéraire est profondément en accord avec la perspective des Modernes (quelle que soit par ailleurs leur prétention à disposer de normes universelles de jugement)⁶⁸.

Nulle véritable conversion aux thèses de Mme Dacier, on le voit, dans l'*Essai sur la poésie épique*. C'est bien plutôt l'influence de Pope qu'il importe ici de discerner (alors que cette influence restait assez superficielle dans l'*Essai* de 1727)⁶⁹. Car dans sa *Préface*, Pope avait lui aussi fait écho à certains arguments de Mme Dacier, notamment au sujet du plaisir à « considérer la simplicité de ce siècle, en opposition avec le faste et le luxe des siècles suivants ». Mais il n'en avait pas moins rejeté catégoriquement le culte voué par Mme Dacier aux temps héroïques : « ce serait porter trop loin l'admiration pour l'Antiquité, que de trouver ces temps anciens d'autant plus beaux qu'ils ressemblent moins aux nôtres »⁷⁰. Tout se passe en fait comme si, pour lire Homère, Voltaire avait très exactement suivi les recommandations de Pope pour surmonter le « déplaisir » (« *dislike* ») évoqué dans l'*Essay* :

Lorsque nous lisons Homère, nous devons nous ressouvenir que nous avons entre les mains le plus ancien auteur du monde païen, et cette réflexion doublera notre plaisir. Que les critiques [...] pensent que les ouvrages d'Homère sont les seuls tableaux antiques qui nous restent de cet ancien monde. Par ce seul moyen, leurs grandes difficultés disparaîtront sur-le-champ et ce qui causait leur dégoût fera leurs délices⁷¹.

67 Anne Dacier, *L'Iliade d'Homère traduite en Français avec des remarques*, Paris, Rigaud, 1711, p. 26.

68 Voir, sur ce point, notre étude, « Pensée moderne et conscience de l'historicité : un enjeu de la Querelle des Anciens et des Modernes », dans Claudine Poulouin et Christelle Bahier-Porte (dir.), *Écrire et penser en Moderne*, Paris, H. Champion, 2015, p. 213-228.

69 L'influence de Pope apparaît également fondamentale dans des jugements contemporains de Montesquieu sur Homère que Voltaire n'a pu connaître puisqu'ils sont restés inédits de son vivant (voir nos deux études « Une apologétique "moderne" des Anciens : la querelle d'Homère dans les *Pensées* de Montesquieu », *Revue Montesquieu*, n° 7 [2003-2004], p. 67-83 ; et « "Nos mœurs et notre religion manquent à l'esprit poétique". La poésie des "temps héroïques" selon Montesquieu », dans Jean Ehrard et Catherine Volpillac-Augier (dir.), *Du goût à l'esthétique : Montesquieu*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 79-103).

70 Pope, *Préface de l'Homère anglais*, éd. cit., p. 574.

71 *Ibid.*

L'influence de Pope se laisse également discerner dans la manière dont Voltaire renvoie dos à dos La Motte et Mme Dacier⁷², mais surtout dans la célébration d'Homère comme « peintre » et de Shakespeare comme « génie d'invention », termes clefs de la *Préface de l'Homère anglais*. Mais c'est aussi à la lumière des remarques de Pope que s'éclaire la paradoxale critique voltairienne de cet « esprit géométrique » qui « s'est emparé des belles-lettres » et constitue « un nouveau frein pour la poésie » en formant « un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée ; on se moquerait également d'un auteur, qui emploierait les dieux du paganisme, et de celui qui se servirait de nos saints »⁷³. Aussi étrange que cela puisse paraître, une telle critique ne saurait, en effet, être considérée comme un emprunt à l'argumentaire des Anciens. Noémi Hepp a souligné à quel point « nul d'entre eux n'a su protester éloquemment contre l'application à la poésie des méthodes géométriques⁷⁴ ». Au moment où Voltaire écrit (et si l'on excepte les réflexions restées manuscrites de Montesquieu), il n'est guère que Pope pour avoir formulé l'hypothèse d'un lien presque consubstantiel entre paganisme et poésie. Car pour Pope, loin d'être la tare de l'épopée homérique, le paganisme est indissociable de sa valeur poétique. La poésie d'Homère ne se borne pas, à ses yeux, à refléter la théologie de son temps, mais témoigne d'une compréhension profonde de la valeur poétique des divinités païennes :

Si Homère (comme Hérodote se l'imagine) n'a pas introduit le premier des divinités dans la religion des Grecs, il semble qu'il en a le premier fait usage pour jeter plus de merveilleux dans la poésie ; et il y a si bien réussi, qu'ils en font le plus bel ornement et la principale dignité. [...] Quelques raisons qu'on puisse avoir de blâmer ces sortes de machines, selon des vues philosophiques et religieuses, elles font un si grand effet dans la poésie que, depuis, les hommes ont toujours pris plaisir à les y voir employées⁷⁵.

72 *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 417. Cf. Montesquieu : « M. Pope seul a senti la grandeur d'Homère, et c'est de quoi il était question. Il est vrai que M. de La Motte a été entraîné dans les détails par Mme Dacier même, qui les trouvait tous dans Homère tout divins » (*Pensées*, n° 895, éd. Louis Desgraves, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991, p. 367).

73 *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 495-496. Beaucoup plus tard, en 1764, Voltaire développera cette critique de l'esprit géométrique appliqué à la poésie : « Parce que les modernes sont plus grands géomètres que ne l'étaient les anciens, M. l'abbé Terrasson affirmait qu'ils étaient aussi plus grands poètes et plus grands orateurs. Il ne faisait pas attention que la poésie est fille de l'imagination, [...] que plus les facultés critiques se perfectionnent, plus l'imagination s'émousse, et qu'autant les mœurs des anciens étaient poétiques, autant les mœurs présentes résistent à la poésie » (Voltaire, « Articles extraits de la *Gazette littéraire* », n° XI [à propos des *Hymnes* de Callimaque de Cyrène, traduits en vers italiens, et imprimés pour la première fois à Florence, 1763], article du 23 mai 1764 ; M, t. 25, p. 180).

74 Noémi Hepp, *Homère en France au xvii^e siècle*, op. cit., p. 751.

75 Pope, *Préface de l'Homère anglais*, éd. cit., p. 563 (je souligne).

C'est bien parce qu'il s'inscrit dans le sillage de Pope que Voltaire peut être situé en amont d'un processus de re-sacralisation de la mythologie païenne qui marquera la fin du XVIII^e siècle, dépassant la nostalgie de la grâce antique d'un Fénelon, par la conscience aiguë, et appelée à un bel avenir (du côté des romantiques allemands), à la fois de la nécessité et de la difficulté extrême de « rendre à la vie l'ancienne mythologie » parce que « le monde présent est devenu inapte à l'accueillir »⁷⁶.

On ne saurait donc voir, dans l'*Essai sur la poésie épique*, le signe ni d'un retour ni d'une conversion aux Anciens. Au reste, les inflexions nouvelles du chapitre sur Homère ne remettent pas en question les grandes lignes du modernisme esthétique de Voltaire, qui n'a pas même jugé nécessaire de modifier les comparaisons défavorables à Homère qui subsistent dans les chapitres consacrés à Virgile, au Tasse, ou à l'Arioste⁷⁷. Que cette conversion du regard sur Homère soit rien moins qu'une conversion à ses partisans inconditionnels, c'est ce dont témoignera aussi, plus tard, le jugement de Pococurante dans *Candide*⁷⁸. Tel est bien sans doute l'un des intérêts majeurs des réflexions du « premier Voltaire » sur la poésie homérique, d'apporter une nouvelle confirmation à l'hypothèse selon laquelle les Modernes auraient paradoxalement « créé des conditions favorables pour le retour en grâce d'Homère ». Car la logique relativiste est bien la conquête de ceux-là mêmes qui se montrèrent les plus sévères avec Homère : « Après eux, la confiance naïve dans la valeur absolue des canons français du temps devait céder la place à une forme d'esprit plus accueillante⁷⁹ ». Alors que le souci de conserver aux poètes de l'Antiquité le statut de modèles inaltérables conduisait logiquement les Anciens à dénier leur étrangeté et leurs bizarreries⁸⁰, les Modernes reconnaissaient mieux, au fond, cette étrangeté irréductible, fût-ce pour la rejeter dans un passé archaïque et à jamais révolu. C'est bien en s'appuyant sur ces principes que Voltaire put enfin reconnaître l'étrangeté et la grandeur d'Homère à la lueur de celles de Shakespeare : « Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé⁸¹ ».

76 Jean Starobinski, « Fable et mythologie aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 258.

77 *OCV*, t. 3B, p. 192.

78 Voir, ci-dessus, note 2.

79 Noémi Hepp, *Homère en France au XVII^e siècle*, op. cit., p. 764.

80 Mme Dacier s'était ainsi offusquée que Pope ait pu qualifier l'épopée homérique de « jardin sauvage », affirmant qu'Homère était un modèle de régularité et de symétrie (voir *ibid.*, p. 642-643).

81 *Essai sur la poésie épique*, éd. cit., p. 418.

